

Ce volume fastueux, fort de 390 pages et de 30 contributions, illustre la capacité reconnue de Jean Perrot à rassembler une communauté internationale autour des questions de l'enfance et de la littérature. L'Institut Perrault qu'il a créé en jouant malicieusement sur l'homonymie, ne pouvait faire moins que de célébrer l'anniversaire de cette année 1697 qui a vu naître les *Contes de Ma Mère l'Oye*, et les *Contes des Fées* de Madame d'Aulnoy. Car c'est aussi cette dernière qu'illustre ce colloque. Longtemps boudée par la critique, son œuvre reste pour l'essentiel à explorer, ce qui commence d'être fait ici et ne manquera pas de continuer à se faire. L'article conclusif de Jean Perrot souligne également le rôle décisif de Fénelon rédigeant des contes dès 1689.

C'est d'abord un « dossier Charles Perrault », offrant moins une lecture nouvelle qu'une tentative pour situer plus finement ces contes peu épais et peu nombreux, mais posant de grandes questions. Catherine Velay-Vallantin, reprenant une expression de Marc Soriano - le « cas Perrault » - revient sur la façon dont s'en sont emparés folkloristes et historiens, tandis que Bernard Gicquel prend plus de distances à l'égard de Soriano qui, selon lui, a systématiquement inventé un conte populaire antérieur à chacun de ceux de Perrault : or l'on ne trouve rien de tel dans la tradition orale française et il faut plutôt chercher vers les histoires napolitaines de Basile qui ont également inspiré les frères Grimm. La fiction d'une collecte s'efface donc au profit d'un travail accompli dans le cadre de la règle rhétorique de l'imitation, Perrault passant au filtre du classicisme un texte cru et baroque et le rendant conforme à une nouvelle conception de l'enfance.

Les remarques d'Yvan Loskoutoff sur le diminutif vont dans le même sens, puisque Perrault fait un usage retenu de ce procédé, évitant tout effet de préciosité comme au temps de la Pléiade, ou même comme chez Madame d'Aulnoy. Mais la fortune des contes dans la Bibliothèque Bleue, savamment décrite par Marie-Dominique Leclerc, a sans doute conforté l'idée d'un héritage populaire non pas totalement imaginaire, comme dans « Peau d'Âne », mais lui-même venu d'une tradition lettrée comme « Grisélidis », passée de Boccace et Pétrarque au « papier bleu » pour arriver chez Perrault. C'est donc bien la riche histoire éditoriale de ces contes qui est aujourd'hui en jeu, comme le montre encore la micro-lecture d'une planche d'Épinal, *Histoire de la barbe bleue*, par Isabelle Nières. Celle-ci montre toute la richesse de l'invention à l'intérieur d'une contrainte forte : « l'artiste propose une représentation au double sens du terme ; une mise en images qui se présente comme une interprétation quasi théâtrale du conte de Perrault. »

Annie Renonciat analyse le projet à la fois pédagogique et éditorial de Maurice Bouchor dans ses *Contes transcrits d'après la tradition fran-*



## NOTES DE LECTURE

*Tricentenaire  
Charles Perrault,  
les grands contes  
du XVII<sup>e</sup> siècle et  
leur fortune  
littéraire,  
sous la direction  
de Jean Perrot,  
In Press éditions,  
collection Lectures  
d'enfance, 1998,  
389 p., 170 F.*

# NOTES DE LECTURE

çaise, chez Armand Colin en 1911 : il s'agit d'un « classique pré-scolaire » voulant s'adresser à la fois aux écoles et aux familles, un « bréviaire de l'enfance » conférant à ces contes une forme de sacralité laïque au moment où la séparation de l'Église et de l'État impose de trouver un nouveau corpus spirituel. Nadine Decourt vérifie à quel point « Le Chat botté » de Perrault s'intègre admirablement au répertoire traditionnel et opère du même coup l'intégration sociale, par la littérature, de jeunes mères-grand venues d'ailleurs. Mais elle s'intéresse surtout au prodigieux miroitement de textes et d'images généré par les fameuses bottes du chat qui ont fasciné les lecteurs et les critiques.

Les contes de Perrault existent donc à la fois par rapport à leur auteur et en dehors de lui, de même que Madame d'Aulnoy manifeste à la fois intérêt et recul à l'égard de ce qui est tradition populaire. Elle aussi pose cette question irritante, inévitable et fautive en même temps, de l'invention. Jacques Barchilon souligne qu'elle est en tout cas la première à dire « contes des fées ». Sa fortune éditoriale fut longtemps aussi grande que celle de Perrault, très supérieure dans la Bibliothèque Bleue, et même étonnante outre-Manche, où elle contribua largement à la vogue du genre.

Philippe Hourcade expose les principes de la nouvelle édition scientifique qu'il mène avec Jacques Barchilon et dont le premier tome est paru à la Société des Textes Français Modernes. Il propose aussi quelques réflexions, à propos de la nonchalance de cet auteur qui semblait d'abord écrire pour son plaisir. Michel Manson montre qu'elle fait place aux jouets, à la poupée surtout, et qu'elle s'amuse à énumérer avec fantaisie de petites choses, des marionnettes, donnant le nom de Babiolo à un personnage. Elle a même sans doute inventé ou du moins officialisé le mot « joujou ». Pour Maya Slater, Madame d'Aulnoy se délecte de son imagination, ses contes galants sont plutôt de petits romans où les animaux parlants sont dotés d'une personnalité complexe. Enfin Marie-Agnès Thirard observe l'influence de la pastorale, qui est cependant traitée d'une façon souvent subversive, l'auteur jouant avec les formes.

L'intérêt pour Madame d'Aulnoy est alimenté par la vogue actuelle des « gender studies » qui placent la question du féminin au centre même de la critique littéraire. Plus d'une intervention évoque Madame de Murat s'adressant à ses amies, les « Fées modernes ».

Lewis-C. Seifert voit donc chez les conteuses une stratégie de femmes-écrivains engagées au XVII<sup>e</sup> dans une sorte de « pratique d'écriture collective », désireuses de réaffirmer leur position dans le champ littéraire, tandis qu'au XVIII<sup>e</sup> la part du conte diminue dans l'écriture féminine mais perpétue l'affirmation d'un discours littéraire propre.

Nadine Jasmin observe dans les contes féminins de la décennie 1690, la plus féconde, l'affirmation d'une « culture féminine ». Geneviève Patard compare contes écrits par les femmes et par les hommes au travers de la quenouille, attribut de la femme et de la fée, plus souvent évoqué par les conteuses. Les diverses métamorphoses de cet objet manifesteraient la plus grande liberté des femmes à l'égard du merveilleux et de la jouissance de l'écriture, « aboutissement d'un certain féminisme ». Valérie Lastinger traite du rôle de la femme dans les *Nouveaux contes de fées* de la Comtesse de Ségur, en y cherchant ce qui va dans le sens d'une égalité entre hommes et femmes et même l'aspiration à un certain pouvoir féminin qui se donnera bientôt à lire dans ses premiers romans. C'est encore dans une perspective féminine que Lena Kareland observera le conte dans le roman suédois.

Nous trouvons aussi les éléments d'une histoire de ce genre encore à faire, en France et en Europe. Bernard Darbord, avec une nouvelle de Cervantès, « Le Curieux impertinent », incluse dans *Don Quichotte*, nous renvoie à tout un corpus venu de l'époque médiévale.

Claude de La Genardière montre que *Les Mille et Une nuits* d'Antoine Galland et les *Contes* de Perrault, publiés chez le même éditeur, connaissent une réduction symétrique, les uns à l'érotisme, les autres à l'enfance. Plus généralement on s'interroge sur la manière dont les « grands » écrivains, à diverses époques ont négocié leur rapport au conte.

Andrée Mansau retrouve dans *La Belle au Bois* de Supervielle la mythologie personnelle d'un orphelin angoissé devant la mort.

Niurka Règle note l'importance du conte dans l'œuvre de Béatrix Beck, et la richesse d'un traitement très personnel qui nous mène souvent vers le fantastique. Mais toute une section s'intéresse aussi au « miroir international ». Collodi traduit Perrault et d'Aulnoy avant d'écrire *Pinocchio*, un ouvrage qui rappelle l'esprit de Lewis Carroll en prenant ses distances avec les milieux aristocratiques (Ann Lawson Lucas) ; Tieck porte sur la scène trois contes de Perrault, entreprise dont Bernard Franco explore tous les enjeux liés à la mise en place d'une esthétique romantique autour des questions du théâtre, du roman, de la critique, passées au crible de l'ironie, et dans la perspective d'une voie nouvelle fondée sur l'apport chrétien et la tradition nationale par opposition au classicisme ; l'écrivain roumain Caragiale donne une traduction libre de « Riquet à la Houppe » ; le brésilien Guimarães Rosa relit « Le Petit Chaperon rouge » au travers de son *Ruban vert dans les cheveux*. C'est encore la façon dont les contes de Perrault sont « repassés à la sauce américaine et à la crème anglaise » (Claire-Lise Malarte-Feldman), ou leur fortune tardive en Norvège (Kari Skjonsberg). Enfin Sandra L. Beckett recense l'incroyable



## NOTES DE LECTURE

# NOTES DE LECTURE

*Actes du colloque  
« Autour  
du tricentenaire  
des Contes de  
Charles Perrault :  
ouvrages de dames,  
miroirs des femmes.  
Les contes »,  
numéro spécial de  
Nous voulons lire !,  
mars 1998*

prolifération de petits chaperons rouges dans le monde entier, le personnage de Perrault pouvant se réduire à un seul point rouge immédiatement identifiable par tous. Cette dernière image nous dispense d'une conclusion, tant elle manifeste d'éloquence à elle seule.

Francis Marcoin

**N**ous voulons lire ! /CRALEJ, qui a organisé à Accous les 8, 9 et 10 mai 1997, sous la direction de Denise Dupont-Escarpit, un colloque « Autour du tricentenaire des *Contes* de Charles Perrault : ouvrages de dames, miroirs des femmes. Les contes. », en publie les actes dans le n°123 (n° spécial, mars 1998) de *Nous voulons lire !* La perspective choisie pour cet ensemble de réflexions autour du genre des contes, s'avère peu classique et d'autant plus féconde : il s'agit d'explorer la diversité des figures féminines qui, de la femme conteuse à la femme personnage, peuplent l'univers des contes, de « rendre aux femmes ce qui leur est dû », en étudiant tantôt les facteurs sociaux et culturels qui conduisent les femmes à devenir écrivains, tantôt la place des femmes dans la transmission d'une culture orale vivante, tantôt les représentations offertes par les récits eux-mêmes de types féminins aussi contrastés que la sorcière ou la marâtre, la fée ou la princesse.

Parmi les femmes auteurs de contes écrits, Isabelle Nières choisit d'étudier l'exemple de Madame Leprince de Beaumont. Elle présente son ouvrage *Le Magasin des enfants* en montrant comment les contes s'y insèrent (« La Belle et la Bête » reste le conte le plus célèbre mais l'ensemble de l'ouvrage en comprend une douzaine) et fonctionnent à l'intérieur d'un propos éducatif à l'intention des filles. Elle analyse, à travers les motifs des contes et leur message, la cohérence d'un véritable projet pédagogique. Elle montre aussi comment ce projet pédagogique prend appui sur une réflexion autour du rôle et de la valeur formatrice de la fiction, car « c'est vers un usage de la lecture non de simple vanité mondaine mais de construction de soi que Madame de Beaumont veut guider ses jeunes lectrices. »

En contrepoint de cette fort intéressante étude d'une femme écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle, Claude Clément offre, sur un registre très personnel, son témoignage d'auteur d'aujourd'hui pour tenter de faire percevoir « l'étincelle originelle de l'écriture » et montrer en quoi une expérience aussi intime « peut accéder à une valeur plus générale à travers le genre précis du conte. »

Un autre ensemble de communications s'attache à l'étude des personnages féminins dans différents contes d'auteurs : c'est ainsi que Jean-Luc Peyroutet met en question la fameuse misogynie de Pierre Gripari en montrant que si les personnages féminins y apparaissent parfois comme destructeurs, les contes de Gripari mettent en scène nombre de couples et établissent en fait un « étonnant équilibre entre masculin et féminin, jusqu'à en faire un symbole de l'humanité. » D'autres riches études monographiques sont consacrées à Andersen (Chantal Cambronne) et à Erckmann-Chatrion (Yves Pincet).



## NOTES DE LECTURE

Les possibilités d'utilisation du conte auprès des enfants d'aujourd'hui sont évoquées à travers plusieurs comptes rendus d'expériences qui tantôt rappellent des pratiques courantes en bibliothèque (Christine Vignau-Tuquet) tantôt soulignent l'intérêt d'un usage thérapeutique des contes auprès d'enfants en difficultés langagières ou psychologiques : il s'agit notamment de montrer comment les garçons et les filles ont des réactions semblables ou différentes suivant leur stade de développement psychologique (Françoise Cavaterra) ou de voir comment les petites filles peuvent être concernées par des personnages féminins typiques, tels qu'on les trouve par exemple dans « Vassilissa la belle » (Chantal Bedora).

Les contes populaires ne sont pas oubliés : d'une part une forme contemporaine d'élaboration et de transmission d'une littérature orale féminine vivante est décrite et présentée par l'ethnologue Marie-Claire Latry qui, à partir d'une collecte de récits effectuée dans un atelier de couture, montre de quelle façon ces récits reflètent les désirs et préoccupations des femmes qui s'y retrouvent et, en quelque sorte, tracent leurs portraits. D'autre part le rappel des spécificités de deux ensembles mythologiques délimités (mythologie pyrénéenne étudiée par Isaure Gratacos, récits catalans analysés par Teresa Duran) ouvrent la voie à une large réflexion sur la représentation du monde à l'œuvre dans les contes et plus particulièrement sur la place des femmes (rôle et sens du matriarcat par exemple).

Toutes ces communications, complétées par celles qui mettent en évidence la modernité du genre (Michel Cosem, Jacqueline Held), constituent un bel hommage à celui qui, en publiant il y a trois cents ans les *Contes de Ma Mère l'Oye*, sut accorder la reconnaissance qu'il mérite à un genre si fécond encore aujourd'hui.

Françoise Ballanger